

Dans la vallée du Nil, on a retrouvé assez peu de ces sceaux, mais beaucoup de tablettes affichant leur empreinte.

Les plus anciens sceaux égyptiens proviennent de la nécropole U d'Abydos, où ont aussi été retrouvés les premiers documents écrits. Ils portent une iconographie mésopotamienne. Aux environs de -3000, les Égyptiens se réapproprient l'image véhiculée par les sceaux et y représentent des thèmes qui leur sont propres.

Des récépissés pour les marchandises

À quoi servent les sceaux ? Leurs empreintes dans les plaquettes d'argile gardent trace et font office de récépissé pour des échanges de biens voyageant sur de longues distances, probablement avec plusieurs intermédiaires entre l'expéditeur et le destinataire. Ils indiquent qui sont ces

derniers et valident les différentes étapes du transfert. Comme les *potmarks*, ils sont liés à l'essor des administrations royales (en Mésopotamie ou en Égypte) et au commerce de denrées précieuses (huile, textile, vin, etc.). Ainsi, des sceaux égyptiens ont été retrouvés en Nubie (un pays antique correspondant au Sud de l'Égypte et au Nord du Soudan actuels) et en Palestine, partenaires commerciaux du pays.

Notons que si les premiers sceaux donnent des indications sur le propriétaire ou le destinataire des denrées, ce ne sont pas pour autant des supports d'écriture : un roi-prêtre mésopotamien peut, par exemple, être représenté par une marque spécifique, telle une silhouette d'arbre ou d'animal. En revanche, les sceaux élaborés plus tardivement comprennent des inscriptions hiéroglyphiques, qui mentionnent parfois un nom ou un titre. Ainsi, des sceaux retrouvés à Gizeh portent les

Signes d'écriture

En comptant le nombre de signes d'une écriture, on peut déterminer de quel type elle est.

- **Moins de 40 signes :** écriture alphabétique (un signe représente un son)
- **De 40 à 100 signes :** écriture syllabique (un signe représente une syllabe)
- **Plusieurs centaines de signes :** écriture logo-syllabique (un signe représente un mot complet ou une syllabe)

L'écriture égyptienne ne provient pas de Mésopotamie

Les plus anciens écrits mésopotamiens sont des tablettes retrouvées dans le temple d'Eanna, à Uruk, datées de -3100. Il s'agissait des premières traces d'écriture connues, jusqu'à ce qu'on découvre la tombe du roi Scorpion, à Abydos, en 1986 : datés de -3250, les écrits qu'elle recelait ont fait reculer de plusieurs siècles notre idée de l'origine de l'écriture en Égypte.

Une hypothèse classique attribuait alors une origine mésopotamienne à l'écriture égyptienne. Pourtant, tandis que cette dernière est héritée de systèmes graphiques complexes, l'écriture mésopotamienne a des précurseurs plus simples : les seuls connus sont les calculi (des jetons d'argile utilisés pour le comptage des têtes de bétail) et les sceaux. En outre, l'écriture égyptienne est restée figurative, alors que dans celle de Mésopotamie, la forme des signes s'est très vite écartée des éléments représentés : les signes sont devenus abstraits. L'écriture mésopotamienne est qualifiée de cunéiforme, du latin *cuneus* (clou), la forme des signes utilisés évoquant des clous et l'outil qui les imprime dans l'argile fraîche ressemblant à un clou.

Un autre argument contre l'hypothèse de l'origine mésopotamienne est qu'une écriture doit retranscrire



L'écriture mésopotamienne (à gauche) est abstraite, tandis que l'écriture égyptienne est figurative (à droite).

les sons d'une langue, à laquelle elle est de ce fait intimement liée. Or l'égyptien ancien et le sumérien (la langue qu'encode l'écriture proto-cunéiforme et qui était parlée par la plus ancienne civilisation de Mésopotamie) sont deux langues très différentes, qui n'ont pas les mêmes sonorités. Il semble donc peu probable que les Égyptiens aient adapté un système créé pour une autre langue et peu approprié à la leur.

L'examen des systèmes numériques, qui alimentent une grande part des écrits retrouvés, confirme les différences. Les Sumériens utilisent les bases de numération 60 et 120 (et ponctuellement la base 10), selon ce qu'ils comptent. Par exemple, on compte en base 60 des textiles et des animaux vivants ou des humains de statut élevé, tandis que la base 10

sert pour les êtres vivants (humains ou animaux) de statut inférieur. Le système de mesures varie aussi en fonction des catégories d'objets pris en compte. Initialement, l'écriture cunéiforme disposait de 13 systèmes de mesures différents.

Le système de numération égyptien, lui, est de base 10. Il est unique, quel que soit l'objet dénombré. Les systèmes de mesures (surfaces, volumes, liquides, poids...) sont également standardisés. Le boisseau (en égyptien ancien *hequat*), par exemple, sert pour presque toutes les mesures de volumes ; il correspond à la contenance d'un seau d'une trentaine de litres, avec des variations de quelques litres selon les régions. Ces variations peuvent sembler étonnantes, mais, à titre de comparaison, les valeurs des unités en France n'ont été harmoni-

sées que sous Louis XVI ! On utilise aussi des multiples décimaux de ces unités, à l'instar de nos grammes, kilogrammes, tonnes.

L'hypothèse d'une écriture héritée de la Mésopotamie n'est pas abandonnée pour autant : des découvertes futures pourraient faire reculer l'origine de l'écriture mésopotamienne, et des éléments ponctuels attestent de contacts entre les deux régions. Cependant, de plus en plus d'experts pensent que l'écriture a été inventée localement et de façon indépendante en Égypte. C'est probablement l'œuvre d'un petit groupe d'administrateurs royaux, à Abydos, la capitale de l'époque, peu avant -3250. L'étude des systèmes graphiques égyptiens confirme qu'ils étaient déjà engagés dans une évolution vers l'écriture.



© Gwendolyn Graft

5. CERTAINES RÈGLES DE COMPOSITION des vases décorés (*D-Ware*) ont été reprises dans les hiéroglyphes. La triple répétition d'un élément indique ainsi le pluriel, sur les *D-Ware* (*en haut à gauche, des autruches*) comme pour certains hiéroglyphes simples (*en haut à droite, des maisons*). Autre exemple : le sens d'un élément central est précisé ou légèrement modifié par l'ajout de préfixes et de suffixes. Sur ce motif d'un *D-ware* (*au milieu*), l'élément central évoque un rituel de régénération, et les éléments autour en précisent le contexte cérémoniel [bâtiments, animaux sacrifiés]. De même, dans les hiéroglyphes (*en bas*), les éléments secondaires (*en bleu*) introduisent diverses nuances, transformant par exemple « penser » en « réfléchir ».

noms des pharaons Kheops et Khephren, qui ont régné vers le milieu du III^e millénaire avant notre ère.

Le dernier des cinq systèmes graphiques consiste en des marques à l'encre ornant certaines céramiques retrouvées dans des tombes. Les plus anciennes (vers -3250) ont été découvertes sur des jarres de la tombe U-j, tandis que les plus récentes proviennent des galeries souterraines de la pyramide du pharaon Djoser, à Saqqara, datée de -2640. Elles ressemblent peu aux premiers hiéroglyphes, gravés sur les étiquettes d'une jarre de la même tombe. Les inscriptions sont très courtes, de un à quelques signes. Ces signes n'ont pas d'équivalent dans les autres systèmes graphiques et ne peuvent être lus phonétiquement. C'est un système d'annotation différent de l'écriture, et qui reste incompris.

Les cinq systèmes graphiques présentés ici sont très différents les uns des autres. Cela tient en partie à leurs usages variés (comptable pour les sceaux et les *potmarks*; rituel, politique et funéraire pour les gravures rupestres, les vases décorés et les marques à l'encre) et à la façon dont les signes sont organisés. Quoi qu'il en soit, ceux qui précèdent l'écriture en introduisent certains aspects essentiels.

Pour les plus anciens, le support semble crucial : la forme tridimensionnelle de l'objet qui accueille la représentation joue un rôle dans le message. Les gravures rupestres intègrent parfois cette forme dans la scène.

SUR CERTAINES GRAVURES, des animaux sont représentés entrant ou sortant de fissures dans la roche, pour symboliser le passage d'un monde à l'autre.

Ainsi, sur certaines gravures, des animaux sont représentés entrant ou sortant de fissures dans la roche, pour symboliser le passage d'un monde à l'autre.

Sur les vases peints, l'agencement des signes sur le support, leur emplacement (au-dessus d'un autre ou à un endroit plus ou moins visible) sont porteurs de sens. Certains vases sont aussi thériomorphes, c'est-à-dire en forme d'animaux : l'un d'eux a une forme d'hippopotame, et les harpons qui servaient à chasser l'animal sont peints dessus.

L'importance du relief du support diminue à la fin du IV^e millénaire. Cette évolution commence avec les *potmarks*, un peu avant l'écriture. L'objet devient alors une sorte de tableau en deux dimensions. Ce changement de statut permet au signe de s'affranchir : peu à peu, il est considéré

comme un tout en soi et non comme une partie d'un ensemble qui comprend son support. Les signes sont placés les uns derrière les autres, en ligne, ou en petits groupes resserrés plus ou moins rectangulaires. Dans le cas des représentations sur des récipients (les *potmarks* et les marques à l'encre), ils n'occupent plus qu'une petite partie de la surface disponible.

En outre, les systèmes graphiques ont fourni des règles syntaxiques à l'écriture. Certaines règles des vases peints se retrouvent ainsi dans la grammaire hiéroglyphique (voir la figure 5). Par exemple, sur les *D-ware* comme dans les hiéroglyphes, le pluriel s'exprime par la triple répétition d'un signe ; un dessin d'addax répété trois fois désigne ainsi « des addax », un pluriel indifférencié. Autre exemple : on modifie le sens d'un mot par l'ajout d'un préfixe ou d'un suffixe. Sur un vase peint, la scène évoquée est ainsi différente selon les éléments qui entourent l'élément central. De même, le hiéroglyphe *kai* (penser) précédé du signe phonétique « ne » donne *nekai*, signifiant réfléchir.

Les systèmes graphiques ne sont pas des écritures, car ils ne remplissent pas les critères énoncés précédemment : ils ne peuvent pas être compris sans un contexte culturel partagé et ils ne transcrivent pas les sons de la langue égyptienne. Cependant, les prémices de l'écriture y sont perceptibles. Certains de leurs signes sont à l'origine de hiéroglyphes, mais cela reste rare et la stylisation est assez différente. Leur héritage essentiel est ailleurs. Il est dans l'habitude d'enregistrer des informations avec des ensembles de signes codifiés par des règles et dans l'affranchissement de ces signes vis-à-vis du support.

Le dernier pas vers l'écriture

Vers -3250 se produit l'innovation déterminante qui marque la frontière avec l'écriture : l'acquisition d'un aspect phonétique. Les quelques centaines de plaquettes de la tombe U-j comportent 51 signes d'écriture différents. On y distingue des monilitères, des bilitères et des trilitères, c'est-à-dire des signes qui portent un nombre de phonèmes respectivement égal à un (A ou M par exemple), deux (KA, ST) ou trois (SAB, TCHR). Un lien avec le langage est ainsi créé. Dès lors, il n'est plus besoin de connaître à l'avance l'information enregistrée, ni le